

leresque et française, et le bruit de bataille qu'elle mêle au doux passe-temps des cours d'amour et des jeux floraux garde le charme lointain d'une époque où les muses faisaient encore des intermèdes à la guerre.

Quant au fond du sujet, n'en chicanons pas trop l'auteur, M. Edouard Noël. C'était la destinée de Louise Labé de rester dans la légende et ses contemporains nous ont laissé d'elle des souvenirs si peu précis que si d'aucuns la représentent comme une noble et gracieuse figure, d'autres écrivent sur son compte des vers et des satyres qu'il nous faudrait traduire en latin.

En 1790, un bataillon de la Garde nationale de Lyon, celui de la rue Bellecordière, décora son étendard du portrait de Louise Labé. Rien de bizarre comme cette peinture associant la belle Lyonnaise à Guillaume Tell, dans un anachronisme étrange et amusant !

La Belle Cordière, l'épouse du cordier Ennemond Perrin, suivit-elle, comme le veut M. Edouard Noël, le Dauphin au siège de Perpignan ? Peu nous chaut !

Ce qu'il y a de très curieux dans cette légende, c'est que dès 1550, la rue Belle-Cordière était ainsi dénommée et que ce ne fut que cinq ou six ans plus tard que Jean de Tournes édita les poésies de la belle Lyonnaise. Elle était entrée vivante dans l'immortalité, bien avant d'être connue du public et la renommée était allée la cueillir de bonne heure dans cette maison du Cordier, à l'angle aujourd'hui de la rue de la République et de la rue Confort, où était la fabrique de câbles d'Ennemond Perrin.

Ajoutons, en terminant, que ni l'intérêt local du sujet, ni la jolie musique intercalée par notre compatriote Widor, n'ont pu parvenir à obtenir pour la pièce autre chose qu'un beau « succès d'estime ».